

Pour la croissance du bonheur

Au moment où la crise bancaire prend de l'ampleur, il est peut-être bon de rappeler que le bonheur ne se mesure pas avec des indices économiques.

Dans les faits l'économie ne s'intéresse que de très loin au bonheur. Ce dernier doit être le résultat d'une optimisation des pratiques de production et de consommation des acteurs. En fait, l'économisme ne prend en compte l'humain qu'à travers ses fonctions économiques.

► n'agissent pas toujours rationnellement ou que la poursuite de la rationalité peut entraîner l'irrationnel écologique et social qui nécessite une réaction vers une société de décroissance ;

► ne cherchent pas seulement la maximisation de leur avantage matériel propre et que des préférences sociales peuvent prévaloir...

Face à ce constat, le bonheur est tout autre chose : c'est un état d'esprit. Une capacité individuelle à réagir, à positiver, à influencer sur une réalité matérielle pas toujours idéale. Le bonheur ne se décrète pas, il se vit. Il est la réponse à ce besoin d'humanité qui est chevillé à notre mortalité.

Alors quels sont les liens entre économie et bonheur ?

On sent bien que l'absence de moyens économiques réduit l'humain à de nombreuses difficultés et notre connaissance des pays en développement en est le meilleur éclairage.

Mais en même temps, l'existence et plus encore l'abondance de moyens financiers ne constitue pas pour autant une garantie de bonheur. Dans les pays développés, la maison la mieux équipée n'assure pas, à elle seule, l'existence d'un bonheur partagé. Au contraire, elle peut être la matérialisation d'une remise en question des valeurs humaines fondamentales (amour, respect de l'autre...).

Finalement, l'économie ne semble affecter le bonheur que de manière indirecte. En effet, l'argent permet d'acquiescer :

« Est pauvre celui qui n'a personne »

Proverbe wolof (SÉNÉGAL)

L'approche néo-classique de l'économie a réduit l'homme à un "homo economicus". Un peu comme si la consommation devenait le palliatif à la perte des valeurs humaines : « produisez, consommez et vous serez heureux... ! ».

La pensée économiste s'inscrit, en effet, autour des hypothèses suivantes :

- tous les agents économiques agissent rationnellement ;
- de manière égoïste, ils recherchent leur satisfaction personnelle et l'addition de ces intérêts particuliers doit permettre l'intérêt général ;
- l'avantage propre et la rationalité sont un acquis partagé par tous ;

Or, de nombreuses études psychologiques et sociologiques ont montré que tous les agents économiques :

Une maison mais pas un foyer
 Un lit mais pas le sommeil
 Une montre mais pas le temps
 Des livres mais pas la connaissance
 Un plaisir sexuel mais pas l'amour
 Un repas mais pas la convivialité
 Un service mais pas l'amitié...

En un mot, il permet de tout acquérir, sauf l'essentiel ! Bâtir une société sur cette illusion est le tour de force du capitalisme qui n'a pas hésité à utiliser les médias et la domination symbolique pour l'imposer.



Paulo Sacramento

L'informel au cœur des liens sociaux

Ainsi, dans le quartier populaire Paul-Valéry à Montpellier, nous avons rencontré une vieille dame percevant le minimum vieillesse. Elle vendait des glaces aux enfants de la cité depuis des années. Elle faisait, elle-même, les produits glacés et les écoulait à un prix très attractif. Cela lui permettait certes d'arrondir ses fins de mois, mais le plus important est qu'elle retrouvait dans cette pratique ce qui lui manquait le plus c'est-à-dire la reconnaissance. « Ici, tout le monde me connaît me salue ; il faut dire que c'est moi qui leur vendais les glaces quand ils étaient petits ». De cette reconnaissance naissait le bonheur de vivre dans une communauté où elle avait trouvé sa place. L'argent gagné grâce à cette activité informelle était réchauffé par la relation humaine. Cette activité lui donnait identité, dignité. En revanche, l'argent des minimas sociaux est refroidi par le caractère impersonnel des institutions redistributives.

Dans les quartiers populaires et ailleurs, ces formes d'accommodation sont souvent la réalité des individus en situation de difficultés face au marché du travail officiel.

De manière stratégique, sous forme de complément et de choix de vie, les individus utilisent souvent le secteur informel comme un appoint financier, mais aussi pour une meilleure reconnaissance sur leurs lieux de vie. A ce moment-là, le paradigme du don/contre-don est aussi à prendre en compte.

Il intègre chacun de nous dans un réseau de connaissance avec un potentiel de savoir et de savoir faire qui permettent, en dehors du monétaire, de satisfaire certains besoins. On perçoit bien là le caractère pluriel de l'économie. L'économie de la réciprocité appartenant à la richesse anthropologique des peuples.

En outre, à la suite des travaux de Durkheim, nous pouvons mettre en avant le concept d'anomie* comme fracture essentielle de la relation

humaine ; cette exclusion, étant selon l'auteur, un des éléments explicatifs du suicide. Le fait de ne pas exister dans le regard de l'autre me renvoie à mon inutilité à ma « non-existence » dans le groupe social dans lequel je vis.

La richesse est dans les réseaux

Chez Bourdieu, le capital social appartient au concept d'habitus*. Mes connaissances, mes relations sont les fondements d'une inscription dans des réseaux qui sont autant de lieux d'expression de mon identité et d'affirmation de mon existence. Cette richesse relationnelle permet à l'individu de bâtir son existence, de trouver une place dans un collectif sensé lui assurer une reconnaissance.

C'est cette richesse sociale que l'on perçoit lorsque l'on voyage dans les pays du Sud au contact de la population. Leurs habitants n'ont pas toujours tout (surtout au plan matériel), mais ils possèdent l'essentiel, c'est-à-dire ce bonheur d'exister ensemble.

Cette lutte des places, cette inscription dans des collectifs affiche la richesse relationnelle de chacun d'entre nous : le bonheur passe avant tout par la reconnaissance. Loin de n'être qu'un « homo economicus », l'être humain est, avant tout, un être social. Il a principalement besoin, comme l'affirme Albert Jacquard, « de se sentir beau dans le regard des autres ».

Avant d'être considéré comme économiste, Adam Smith était professeur de morale. Il écrivait, en 1759, dans La théorie des sentiments moraux

la phrase suivante : « Le besoin d'être regardé est même à l'origine de tous les autres besoins ».

L'être humain est, en effet, un être social. Plus il rencontre ses semblables plus il s'approche de l'humanité (Albert Jacquard).

Ceci dit, comment avoir la certitude que l'on existe dans le regard de l'autre ? Comment valoriser les savoirs, les savoirs-être mutilés non reconus par la pensée dominante ?

*Quelques définitions :

Anomie : En sociologie, notion essentielle introduite par Emile Durkheim dans son ouvrage "Le suicide". Il s'agit d'un état dans lequel il y a carence ou déficience de règles sociales communément acceptées, de sorte que les individus ne savent plus comment orienter leur conduite.

Habitus : Concept utilisé par Pierre Bourdieu pour désigner ce que l'on a acquis et qui s'est incarné de façon durable dans le corps, sous forme de dispositions permanentes. Il conditionne les comportements, la liberté des individus est donc déterminée. L'habitus est composé du capital économique, du capital culturel et du capital social.

Externalités négatives : Tout coûte mais tout ne se paye pas. La technoscience utilise la nature comme une ressource et les dégradations subies (dégradation des sites, pollution de l'air, des sols, des plages et des rivières...) sont prises en charge par la communauté. En un mot, le système a fait sien le slogan suivant : "mutualisation des coûts et privatisation des profits".

66
 L'ARGENT PERMET D'ACQUÉRIR
 UNE MAISON MAIS PAS UN FOYER
 UN LIT MAIS PAS LE SOMMEIL
 UNE MONTRE MAIS PAS LE TEMPS
 DES LIVRES MAIS PAS LA CONNAISSANCE
 UN PLAISIR SEXUEL MAIS PAS L'AMOUR
 UN REPAS MAIS PAS LA CONVIVIALITÉ
 UN SERVICE MAIS PAS L'AMITIÉ
 99



Démarrage d'un réseau international au Forum Social Européen à Malmö

Suite à la conférence Internationale de Paris sur la décroissance (avril 2008), le réseau danois pour la décroissance a initié une rencontre au forum social de Malmö (Suède) pour la création d'un réseau européen pour la décroissance soutenable et équitable. Le 18 septembre 2008, plus de 200 personnes ont contribué, dont des objecteurs de croissance français, au démarrage de ce réseau. Les scandinaves paraissent très motivés. Une délégation indienne était présente. Un système wiki participatif est mis en place pour créer une carte des groupes décroissance à travers l'Europe et le monde (www.degrowth.net/wiki) et des discussions se sont engagées pour le forum social à Belem (www.esf2008.org/outcomes/international-degrowth-network).

L'UPMM (Université populaire de Montpellier Méditerranée) a tenté d'apporter des éléments de réponse. Elle est née en septembre 2006. La première année nous avons été très tournés vers des cours traditionnels, mais il est très vite apparu que cette formule ne permettait guère de faire émerger les savoirs populaires. Il s'agit de faire apparaître les savoirs de chacun pour les mettre en valeur et les afficher au regard de tous. Or, dans les quartiers populaires les savoirs sont nombreux mais sont enfouis dans l'inconscient collectif et ont du mal à faire sauter les crispations imposées par les représentations. Ce sont des savoirs dominés qui acceptent cet état de fait et qui ont du mal à se faire connaître et reconnaître.

Comment lutter contre ces représentations imposées par les médias, par l'évidence de la « sagesse collective » ?

Notre réponse a été de lancer un atelier où allaient pouvoir émerger des savoir-être populaires.

Si l'éducation populaire a encore un sens, elle ne peut faire l'impasse sur son rôle d'émancipation des populations.

Aborder la décroissance avec convivialité

Dans son rapport « *Reconsidérer la richesse* » Patrick Viveret mettait l'accent, en janvier 2001, sur le rôle trompeur des indicateurs de richesse qui pouvaient positiver le négatif et négativiser le positif des activités humaines. En effet, une marée noire, des embouteillages... sont comptabilisés comme un surplus d'activités et donc participent de la croissance économique alors que d'autres activités n'y sont pas agrégées. C'est le cas, par exemple, des activités bénévoles, des actions de don/contre-don, de l'économie domestique et non monétaire qui sont caractéristiques de l'économie du lien dont on a parlé précédemment.

En fait, plus on s'éloigne de l'essentiel et plus on peut mesurer la production. C'est le cas de la production de biens et de services que l'on retrouve dans l'indicateur le plus connu, c'est-à-dire le PIB qui mesure la somme des valeurs ajoutées produites dans un pays pendant un an.

Mais, plus on s'approche de l'essentiel, c'est-à-dire comme on l'a montré, de la reconnaissance, du lien social, de l'amitié, en un mot des valeurs humaines, celles qui donnent dignité, alors là, les indicateurs classiques montrent leur cécité.

Mettre l'accent sur l'essentiel et transformer les instruments de mesure de la croissance permettraient de mettre en évidence la contribution de certains au lien social, au respect des fragiles équilibres écologiques et sociaux...

A ce moment-là, si les externalités négatives* de la croissance étaient comptabilisées comme il se doit, c'est-à-dire en négatif, alors l'impératif de décroissance s'imposerait plus facilement.

La réalité économique et sociale est observée, aujourd'hui, avec des indicateurs productivistes. Il convient de mettre l'accent sur une autre façon de percevoir ce monde pour en mesurer l'agression écologique et sociale qui lui est faite. A ce moment-là, on se rendrait compte que la décroissance a réellement commencé. Il convient simplement, aujourd'hui, de transformer nos mentalités productivistes pour aborder la décroissance avec convivialité — et savoir saisir simplement, dans le respect des valeurs humaines, les bonheurs multiples qui s'offrent à nous.

Claude Llana ■

Socioéconomiste, objecteur de croissance, Montpellier

